

Noël Constant

Premier de cordée pour escalader la rue

Le Hameau Eurêka, Carrefour-Rue, la Coulou, la Radio sans chaîne et tant d'autres initiatives encore : depuis 1963, il est dans la rue à la rencontre des personnes en difficulté, sans abri, démunies.

On lui dit souvent « Tu ne fais pas ton âge » et ça le contrarie. Mais il accepte avec courtoisie de regarder septante-cinq ans dans le rétroviseur... Il s'est déjà livré à l'exercice, pour le livre *Noël Constant, un homme libre*, de Brigitte Mantillieri (Editions L'Age d'Homme, 2012) et s'en amuse encore : « J'avais pensé que je ne parlerais que d'activités, mais quand j'ai lu la totale ! Je n'avais pas pensé que ce serait ainsi. »

Un mince sourire agite ses lèvres pendant le bref silence qui précède chaque réponse, sa prochaine forte parole l'amuse déjà. Sans vanité : « Je ne suis pas narcissique. La notoriété est utile à nos actions, elle rassure. Je ne me prends pas au sérieux, mais je fais sérieusement ce que j'entreprends. » Et il entreprend beaucoup – beaucoup trop pour tout énumérer, de l'ouverture de La Clairière en 1963 à celle d'Eurêka, le hameau de studios mobiles pour personnes sans domicile le 13 novembre 2014. Cinquante et une années de service à Genève, alors qu'il n'était venu que pour six mois.

Enfant de Taizé

Mais d'abord, une jeunesse rude. Premiers souvenirs vers 4 ans, en pleine guerre, à Mâcon, où il naquit le 24 décembre 1939 à 23 h. Il rit en imaginant que sa mère, allant à la messe de minuit, accoucha sur les marches de l'église... « Une de mes fables ! Affabuler, ça fait du bien. L'humour est le sel de ma terre ! »

Le sourire s'évanouit : père mort, mère enfuie, les cinq frères et la sœur se débrouillent comme ils peuvent pour survivre sans tomber sous la coupe de quiconque. Il se souvient de ce « réflexe » : rester libre.

Second arrachement lorsque les garçons sont recueillis par les frères de Taizé tandis que la fille est envoyée chez les bonnes sœurs, elle sera « bonne de couvent ». Le futur fondateur de Carrefour-Rue, lui, vit grâce aux frères – Roger Schütz en particulier – une enfance pas si malheureuse. Beaucoup de liberté (la communauté avait d'autres soucis que la discipline de la vingtaine d'orphelins recueillis) et une foi vivante, sans prosélytisme.

Après deux ans insupportables d'injustice et d'arbitraire dans un collège catholique, Noël entame un apprentissage. Carrossier ; pas du tout son choix, mais c'est tout ce qui se présente. Mobilisé pour la guerre d'Algérie, il y passe trois ans, versé – l'arbitraire, encore ! – dans un bataillon dur, où il reste par solidarité avec les camarades qui n'ont pas sa chance, alors qu'au bout de quelques mois il pourrait le quitter. Clin d'œil du destin, le commandant l'affecte à la garde des prisonniers, « un premier rôle social ! »

Démobilisé, il ne se sent plus à sa place à Taizé, travaille à Cannes comme carrossier, et hésite au seuil d'une vie matérialiste : gagner beaucoup, dépenser beaucoup... Un drame le chasse : il découvre un soir sans vie sa jeune femme, enceinte, victime d'une fuite de gaz. Intérieurement détruit, il retourne à Taizé, où il ne trouve pas le soutien espéré. « L'Eglise, affairée à ses offices, était comme absente. »

A Genève par la case prison

C'est pourtant un frère qui va l'aider à sortir du brouillard. Noël accompagne à Marseille Frère Axel, chargé de visiter les prisons. Les Baumettes d'abord, puis une multitude de prisons françaises, pendant toute une année. « Ma vie a bifurqué quand j'ai découvert ce monde dont on ne parle pas, car on l'ignore. »

Les deux hommes ne pourront pas refuser l'appel d'une Genevoise qui, en 1963, cherche quelqu'un qui pourrait ouvrir La Clairière, première maison pour jeunes délinquants qu'il s'agit d'extirper de la prison pour adultes. Six mois deviennent soixante ans, car les besoins surgissent à chaque coin de rue – puisque c'est dans la rue que Noël Constant décide de travailler aussi. « Il faut rencontrer les gens et ne pas attendre qu'ils viennent à vous ! » Il se forme en cours d'emploi comme travailleur social. « La formation, ça rassure les services officiels et ça facilite les démarches. »

La suite est connue : l'électron libre devient le noyau d'une galaxie bigarrée au service des gens en difficulté. Lieux d'hébergement, station de radio sur Internet (www.radio-sans-chaîne.com), journal, entreprises

Quelques questions empruntées à Proust

Ma devise

Là où pousse l'espoir, la vie peut reflourir.

Ce que je voudrais être

Ce que je suis, pas autre chose.

Le principal trait de mon caractère

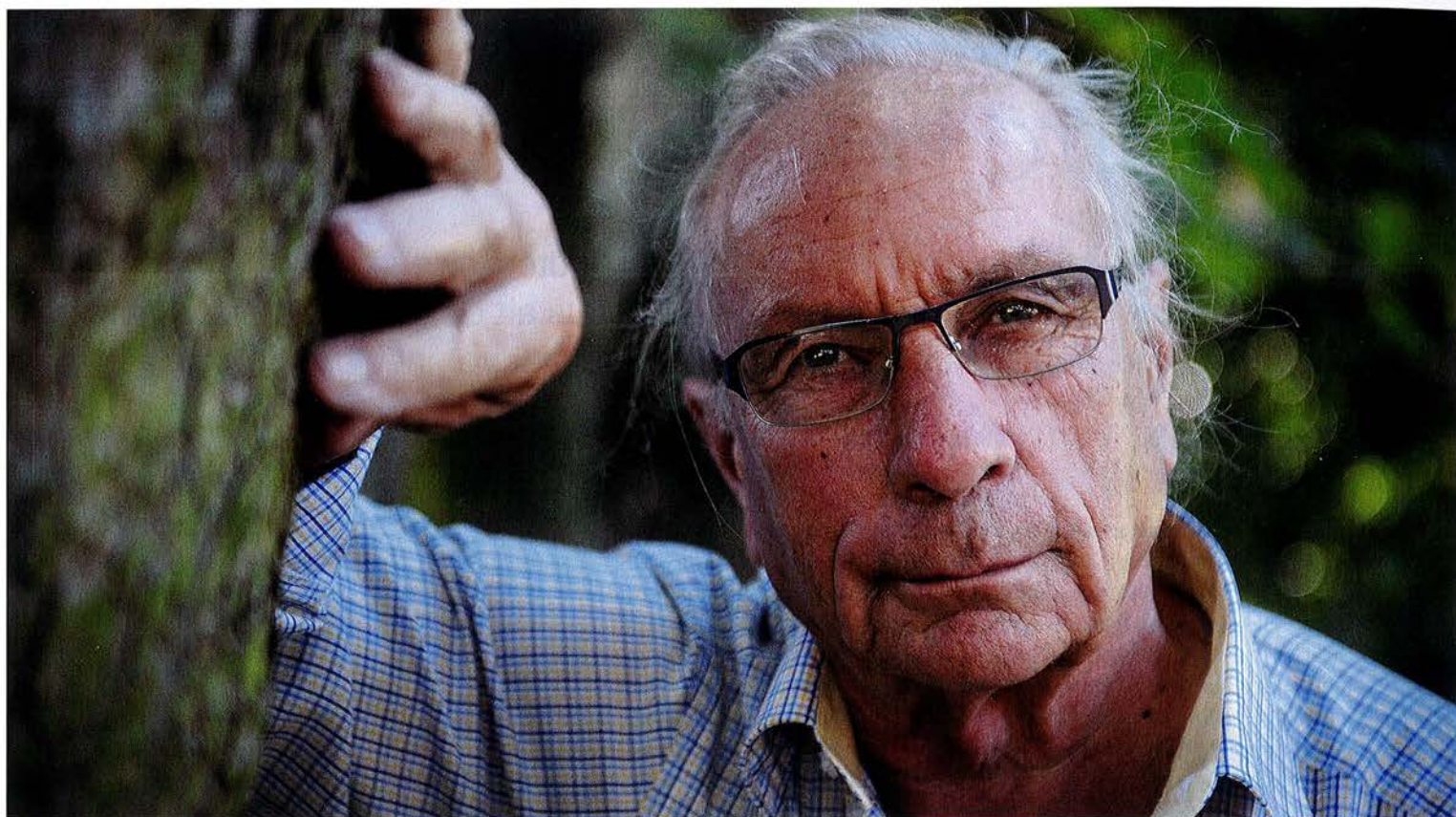
La patience et la foi en l'homme.

Comment j'aimerais mourir

Je n'y tiens pas encore. Ce n'est pas une pensée qui me vient à l'esprit.

Si Dieu existe, qu'aimeriez-vous lui dire, après votre mort...

Je lui dirais « Parle-moi encore. »



© Eric Roset

sociales de dépannage (Bricoles-Agence), de récupération (Ali-Baba et Jouetterie), laverie et même auto-école, Club Med et club de motocross... Consultez www.carrefour-rue.ch!

Toujours le même principe : servir d'aimant, puis jouer les premiers de cordée et enfin pousser les autres à assumer les responsabilités. Légèrement ambivalent, le premier de cordée ne songe pas à arrêter mais s'inquiète du relais à mettre en place s'il venait à manquer brusquement... tout en s'irritant qu'on lui pose un peu trop souvent la question !

Dieu tient-il à ce qu'on soit protestant ?

D'où vient cette vocation ? « Je n'en sais trop rien. C'est inné. Je suis né avec une merveilleuse boîte à outils et j'ai su utiliser ceux qui me convenaient, sans m'embarrasser de clés qui n'ouvrent rien. »

Noël Constant interrompt son récit pour remercier femme et fils - ce dernier a 45 ans - qui ont accepté son choix de vie, cette vocation de rue avec ses horaires (ou leur absence), et ses conséquences sur leur vie de famille. Son épouse, allemande (il n'a jamais appris sa langue), a travaillé jusqu'à sa retraite il y a cinq ans au secrétariat général du Conseil œcuménique des Eglises.

Dieu n'est jamais loin de Noël, depuis son enfance à Taizé. Il se souvient du pasteur Favre, à Fenin (NE), qui l'accueillit en été et testait ses sermons sur les enfants. Des frères qui vivaient leur foi sans leur imposer les rituels. Car, comme toujours, il garde ses distances : « Je suis croyant, c'est en moi et je n'ai pas besoin de

l'exprimer », dit-il, en se demandant au passage « si Dieu tient à ce qu'on soit protestant. Tout fidèle est une Eglise en lui-même, un laïc peut être religieux », et il considère temples et églises comme des lieux où faire la fête... ou loger des sans-abri. Il a sérieusement demandé, par un hiver rigoureux, qu'on ouvre Saint-Pierre pour y mettre au chaud les SDF. Et Noël de rire, gentiment, en évoquant la mine effarée du pasteur. Son patronyme aussi lui va bien. ■ Jacques Poget